

LE PAROISSIEN

Les voyages forment la jeunesse, avait dit sentencieusement mon père, et pour me récompenser d'un succès...

Cette générosité inaccoutumée et grand bruit en notre petite ville; les pères de mes amis, pour ne point rester en arrière, résolurent d'accorder à leurs fils les mêmes libéralités.

Certaines impressions demeurent impérissables: je n'oublierai jamais le spectacle qui nous attendait aux abords de cette ville, vers cinq heures du matin, après une nuit d'insomnie assez pénible.

Nos yeux et nos esprits restaient cloqués à la vision rapide qui les avait happés en chemin. Et comme le jour plus clair mettait une ombre d'argent à la brume encore flottante, invoquant en la campagne des blancheurs douces, fluides et caressantes, soudain comme une tâche noire, Strasbourg apparut, avec ses dômes et ses églises, alors que les cloches sonnaient "l'Angelus".

On était arrivé. Quelques heures plus tard, nous parcourions la ville, et ceux qui l'avaient visitée autrefois ne la reconnaissaient plus.

Non loin de l'Université, considérablement agrandie, un quartier neuf était en fastueuses constructions. Au milieu de ces splendeurs nouvelles s'élevait le palais de l'empereur, aux dimensions colossales, aux luxe criard.

Aussi n'est-ce pas sans mélancolie, les pensées s'enlevant à vingt ans en arrière, les souvenirs s'étreignant en foule, qu'après une promenade sommaire nous étions revenus à notre point de départ, sur la place de la cathédrale.

C'était l'heure de l'office. Les fidèles se pressaient sous le vestibule immense qui se présente dès l'entrée de l'église, dont les voûtes sont d'une élévation prodigieuse.

Notre entrées à notre tour et ceux qui n'avaient point encore joué du spectacle grandiose qu'offre l'intérieur du monument poussèrent un cri d'admiration.

Imposante par ses dimensions autant que singulière par les disparates qui se remarquent dans son architecture, la nef s'ouvrait devant nous avec le ruissellement de ses colonnes dorées, et l'éclatance de ses chapiteaux gothiques avec ses statues, ses tombeaux, ses bas-reliefs et ses vitraux admirables.

Le service divin commençait. La voix de l'orgue — le chef d'œuvre de Silbermann — emplissait l'immense vaisseau de sa puissante magistrale et formidable. Instinctivement, nous nous étions agenouillés.

Dans cet ensorcellement des chants mystiques et de leur rythme mélancolique, au sordid murmure des prières, notre pensée, grandie et magnifiée par tout ce qui restait en nous de religion, s'enlevait bien loin, vers la foi dans l'avenir.

Ce n'était peut-être qu'une illusion. Cependant sur la plupart des visages autour de nous la tristesse semblait empreinte. Chez ce peuple vaincu, à l'heure de la victoire, le vainqueur se heurtait à une passivité muette. Et dans l'extase pieuse, le recueillement solennel et la sincérité des prières, on sentait la condensation des souffrances muettes, l'espoir en des jours meilleurs.

Tout à coup sur le banc que nous occupions, à côté de moi, un soldat allemand vint s'asseoir. Très jeune, imberbe, avec une grosse face timide et rougeâtre, qui débordait sous son casque, il me produisit tout d'abord l'impression la plus désagréable. S'abîmant, il nous rappela à la réalité. On revisait malgré soi les heures de deuil et de tristesse. La vue de cet uniforme avait suffi à chasser nos rêves; il nous semblait voir maintenant, dans les coins sombres de la cathédrale, de nos soldats morts pour la patrie, flotter les âmes errantes, dans l'attente de la délivrance, avant l'éternel repos.

sant entre le soldat et moi le plus grand espace possible. Il aperçut de ce mouvement, devina sans doute ma pensée, car il devint subitement fort rouge, puis très pâle, comme s'il allait défaillir. Alors il se prosterna, cachant sa tête dans un vieux parapluie, pendant qu'à l'horloge astronomique, au coup de midi sonnant, le coq — le coq gaulois — chantait trois fois en battant trois fois des ailes.

Cette singulière attitude commença à m'intriguer: je fis part de mes observations aux camarades. Génés sans doute par nos chuchotements le soldat se releva, jeta sur nous un regard de pauvre bonté dans lequel je lus un reproche et s'éloigna.

A peine était-il disparu que l'aperçus son parapluie qu'il avait laissé sur le banc. Je m'emparai du volume et l'ouvrais. Le paroisien était "écrit en français" et sur la première page, d'une grosse écriture inhabile, je lus "Georges Henriot, Colmar." Un billet tomba du livre: il était de sa cousine germaine, de sa fiancée qui lui écrivait de Nancy, lui conseillant la patience, l'entretenant de ses projets d'avenir.

Puis retrouvant la page récemment ouverte maintes fois froissée et toute humide sous mes doigts, je m'aperçus qu'en cachette, notre frère d'Alsace avait pleuré, sur les actes de foi, d'espérance et de charité.

LA MEDECINE AU THEATRE

Opinion de M. le Professeur Brouardel.

Le public est au courant des incidents divers provoqués par la lecture des "Avariés", au théâtre Antoine, par M. Briex, lecture qui manqua de se terminer en houleuse réunion publique, d'où quelques spectateurs seraient sortis "avariés".

Il paraît intéressant à un chroniqueur parisien de consulter un prince de la science, non pas sur la pièce elle-même — il en a fait dit-il même tout ce qu'il fallait en dire — mais sur l'intérêt que pouvait avoir, en général, l'introduction de la médecine sur les planches d'un théâtre.

M. le docteur Fournier avait déjà pris position dans un débat en écrivant la préface de la pièce de M. Briex qui relevait particulièrement de la spécialité à laquelle s'est consacré le grand praticien; il nous fallait donc avoir l'opinion d'un docteur à qui sa haute position dans la science, comme savoir, comme expérience, comme titres honorifiques permettait de prononcer un jugement pour ainsi dire décisif et au nom de tous ses confrères: nous avons nommé le professeur Brouardel, doyen de la Faculté de médecine, dit le chroniqueur.

A l'heure pourtant où l'on est sûr de rencontrer les personnalités les plus rebelles aux interviews, c'est à dire à l'heure qui suit aussitôt le déjeuner, mettons l'heure du café, le docteur Brouardel est déjà parti; il est au ministère de l'intérieur où, toutes semaines, il préside la séance du comité d'hygiène.

Vite, place Beauvalet Par bonheur, la séance dure encore et là, nous avons tout le loisir, pendant les cinq minutes qui précèdent sa clôture, de contempler les épaules tambours de cuir vert et les boieries de chêne clair, qui composent tout le luxe sévère, mais bien ministériel, de l'antichambre précédant la salle Talmont, où siège le comité.

Enfin, des portes battent; des messieurs, tous la boutonnière fleurie du ruban ou de la rosette, sortent en courant et au milieu d'eux, semblant le plus jeune, le plus alerte malgré sa barbe blanche et sa forte moustache teintée d'or par la nicotine, c'est le doyen, le docteur Brouardel lui-même.

Sur votre question qui lui de mandat son sentiment sur la médecine au théâtre, il paraît d'abord vouloir se taxer d'incompétence.

"Voilà plus de onze ans que je n'ai mis les pieds dans un théâtre; je ne puis plus du tout au courant du mouvement dramatique et je ne pourrais par conséquent donner mon avis sur un sujet qui m'est, en somme, étranger." Pourtant une seule chose me paraît évidente, c'est que la médecine au théâtre, ce doit être terriblement ennuyeux.

Et tandis qu'il prononce les mots "terriblement ennuyeux", les yeux gris très vifs du professeur pétillent de galeté maligne; on devine que l'ennui ne fait pas bon ménage avec le docteur Brouardel et toute sa per-

sonne respire une activité, un mouvement, une force de vie qui ne doivent, en effet, laisser guère de temps au spleen, cette maladie des gens oisifs, d'avoir prise sur lui.

"D'ailleurs, ajoute-t-il, je n'assistais pas à la lecture des "Avariés", et par suite je ne puis parler de cette pièce, qui fit déjà couler pas mal d'encre.

"Aussi n'est-ce pas sur les "Avariés" seulement, mais sur le principe même de la transformation du théâtre en amphithéâtre, que nous désirerions connaître votre pensée. Croyez vous, monsieur le doyen, que la thèse médicale portée sur les planches puisse être utile comme moyen de propagande?"

— Là-dessus, je puis vous répondre très nettement: cela ne sert à rien; selon mon sens, le théâtre, comme enseignement scientifique, est nul, et c'est compréhensible, d'ailleurs; il y a tout un côté technique très ardu, et auquel le public est réfractaire, qu'on est forcé d'éviter, et qui serait le seul profitable; de plus, on se raccroche aux anecdotes, à l'anecdote, et non seulement la valeur documentaire en est nulle, mais aussi l'effet sur le public en est douteux.

Pourtant, certaines pièces montrant les résultats de séaux comme l'alcoolisme, par exemple, frapperaient l'imagination et provoqueraient, par la crainte, enrayé le mal.

— Pas le moins du monde; il faudrait une action quelconque à cette pièce; on y verrait sans doute, après quelques péripéties, un homme tuer sa femme dans une orrise, et puis après, cela n'empêcherait pas les spectateurs des galeries d'aller consciencieusement s'intoxiquer chez le marchand de vitriol, après le baisser du rideau.

— Mais les conférences sur l'alcoolisme... — Oh! les conférences sont d'autre sorte; elles, vraiment, font ouvrir les yeux. Tout en mettant les questions à la portée des esprits simples sur lesquels on doit agir, on élaguant les mots barbares qui les rebutaient, on n'en reste pas moins dans le domaine de la science, et en appuyant la conférence de projections qui reproduisent les effets foudroyants de l'alcool, on frappe autrement l'imagination du public que n'importe quelle dialogue, dont il pensera toujours malgré lui, en sortant: "Tout ça, c'est des inventions de journalistes, c'est de la blague".

Le professeur Brouardel se coupe la tête avec une énergie qui pour cela ne trouble pas son inaltérable bonne humeur.

— Franchement, je ne vois pas du tout une pièce médicale; il est certain que si l'auteur a du talent, cela peut être intéressant; mais il ne tirera jamais d'un spectateur que des émotions de clinique, des émotions faciles à obtenir et que n'importe quel curieux peut se procurer en achetant les livres spéciaux qui fournissent d'exemples terrifiants, d'anecdotes à faire frissonner.

— A ce point de vue-là, précisément, monsieur le doyen, ne pensez-vous pas que si la pièce produisait un effet, il est plutôt négatif par son excès même? Est-ce qu'on ne doit pas chercher aux maladies les conséquences et frayantes de leurs maladies?

— C'est à dire qu'on ne doit leur montrer que juste ce qui est nécessaire pour leur permettre d'éviter des complications par une négligence provenant du manque de crainte. Là se borne le devoir du médecin; car il est bien évident, surtout chez les Parisiens, que le moral agit fortement sur le physique et qu'il est imprudent d'ébranler l'un si l'on veut guérir l'autre.

Ici le doyen tire sa montre: — Deux heures vingt, dit-il, et je dois être à la Faculté à deux heures; je crois que je n'y arriverai pas, ajoute-t-il en riant.

Nous joignons nos doutes à ceux de l'éminent professeur qui dans une existence aussi agitée et aussi remplie trouve encore le temps de plaisanter malgré ses graves occupations.

Le chapeau sur la tête, il allume avant de sortir un excellent cigare, et profanation, là, dans le local du comité de l'hygiène qui prouve ainsi n'avoir pas encore fusionné avec celui de l'abus du tabac et c'est entre deux bouffées odorantes qu'il nous jette encore de sa voix claire:

— Je vous le répète, mon opinion est formelle, comme moyen d'action sur les masses, c'est complètement inutile, complètement inutile.

Et il s'éloigne après un adieu plein de bonne grâce, très alerte, très vert, et nous trouvons vraiment plaisant, le contraste qui nous a fait consulter, sur les "Avariés", un homme aussi plein de santé et qui porte avec autant de simplicité et autant de jeunesse le titre vénérable de doyen.

L'état de la reine Wilhelmine. — Aplemond, Hollande, 30 novembre. — La reine Wilhelmine a pu quitter aujourd'hui sa chambre et prendre part au dîner de famille. Son mari, le prince Henri, est reparti à six heures 30 pour Hat Lee.

Geants et Géantes

Il paraît que le nombre des candidats pris fondé par le comte de Saint-Ouen de Pierrecourt va de jour en jour en augmentant. On sait que l'original testateur, désireux de régénérer humaine, a institué la ville de Rouen son héritière, à charge pour elle de marier chaque année deux géants, choisis parmi les plus beaux spécimens du genre, et de leur verser à chacun 50,000 francs pour entrer en ménage.

Comme M. de Pierrecourt n'a pas spécifié la nationalité à laquelle devraient appartenir les candidats, il en résulte que les géants du monde entier se croient aptes à concourir et que Rouen sera d'ici peu une vraie Tour de Babel.

Néanmoins, nos candidats exotiques trouveront devant eux un concurrent français à leur taille, si non même au-dessus. Nous voulons parler de M. Hugo, natif de Saint-Martin, dans les Alpes-Maritimes, lequel mesure 2 m. 29 de haut, 1 m. 50 de tour de taille, chausse du 59 et pèse 210 kilos.

M. Hugo est parti à quelques jours à Paris, venant de Turin, où il avait laissé sa fiancée, une jeune Anglaise qui dépasse deux mètres et qui consentirait à partager avec lui la dotation de M. Pierrecourt. Pour un couple sensationnel, ce serait un couple sensationnel. Et si les autres candidats acceptaient de figurer à la noce, le spectacle ne manquerait vraiment pas d'imprévu.

M. M. Pierrecourt paraît être abusé, c'est quand il s'agit de marier des géants et des géantes il parviendrait à régénérer notre race. L'expérience avait été tentée déjà par Guillaume Ier, lequel avait une si grande affection pour les Lange Keris (les longs bougres, comme il les appelle), qu'il en avait constitués tout un régiment dont la taille moyenne dépassait 2 mètres.

Le mariage de M. Hugo et de sa fiancée anglaise est un événement de premier ordre. M. Hugo mesure 2 m. 29 de haut, 1 m. 50 de tour de taille, chausse du 59 et pèse 210 kilos. M. Hugo est parti à quelques jours à Paris, venant de Turin, où il avait laissé sa fiancée, une jeune Anglaise qui dépasse deux mètres et qui consentirait à partager avec lui la dotation de M. Pierrecourt.

Voilà, je pense, qui se concluent. Le gigantisme est un cas de tératologie dont il serait difficile, avec nos méthodes actuelles, de faire un cas héréditaire. M. de Pierrecourt n'avait pas assez lu de reste nos anthropologistes et s'en tenait à la vieille opinion erronée qui faisait de nos lointains ancêtres des hommes beaucoup plus forts et beaucoup mieux constitués que leurs descendants actuels.

Certes, dit M. Caye, il a pu se trouver dans les temps primitifs des hommes de haute stature, comme nous en voyons encore de nos jours, mais cela ne prouve pas que la race, dans son ensemble était plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. D'ailleurs, il résulte de l'étude d'ossements humains trouvés dans d'anciennes cimetières de l'époque mégalithique que nous n'avons rien à envier, sous le rapport de la taille, à nos ancêtres des premiers siècles de notre ère.

— Franchement, je ne vois pas du tout une pièce médicale; il est certain que si l'auteur a du talent, cela peut être intéressant; mais il ne tirera jamais d'un spectateur que des émotions de clinique, des émotions faciles à obtenir et que n'importe quel curieux peut se procurer en achetant les livres spéciaux qui fournissent d'exemples terrifiants, d'anecdotes à faire frissonner.

— A ce point de vue-là, précisément, monsieur le doyen, ne pensez-vous pas que si la pièce produisait un effet, il est plutôt négatif par son excès même? Est-ce qu'on ne doit pas chercher aux maladies les conséquences et frayantes de leurs maladies?

— C'est à dire qu'on ne doit leur montrer que juste ce qui est nécessaire pour leur permettre d'éviter des complications par une négligence provenant du manque de crainte. Là se borne le devoir du médecin; car il est bien évident, surtout chez les Parisiens, que le moral agit fortement sur le physique et qu'il est imprudent d'ébranler l'un si l'on veut guérir l'autre.

Ici le doyen tire sa montre: — Deux heures vingt, dit-il, et je dois être à la Faculté à deux heures; je crois que je n'y arriverai pas, ajoute-t-il en riant.

Nous joignons nos doutes à ceux de l'éminent professeur qui dans une existence aussi agitée et aussi remplie trouve encore le temps de plaisanter malgré ses graves occupations.

Le chapeau sur la tête, il allume avant de sortir un excellent cigare, et profanation, là, dans le local du comité de l'hygiène qui prouve ainsi n'avoir pas encore fusionné avec celui de l'abus du tabac et c'est entre deux bouffées odorantes qu'il nous jette encore de sa voix claire:

— Je vous le répète, mon opinion est formelle, comme moyen d'action sur les masses, c'est complètement inutile, complètement inutile.

Et il s'éloigne après un adieu plein de bonne grâce, très alerte, très vert, et nous trouvons vraiment plaisant, le contraste qui nous a fait consulter, sur les "Avariés", un homme aussi plein de santé et qui porte avec autant de simplicité et autant de jeunesse le titre vénérable de doyen.

petit nombre. Un célèbre physiologiste anglais du commencement du dix-neuvième siècle, William Hunter, avait ainsi acquis le prix d'un stratagème assez peu apprécié de nos jours, de procurer le cadavre de Patrick O'Brien, géant irlandais de 8 pieds 7 pouces, qui avait longtemps promené sa taille phénoménale à travers le monde.

"Dans la crainte que son corps ne fût disséqué, raconte M. Caye, Patrick O'Brien avait légué à deux pêcheurs une somme de 200 livres sterling, à charge par eux de jeter son cadavre à la mer. Le professeur William Hunter, qui se promettait précisément d'étudier le corps du géant, fut extrêmement déçu en apprenant quelle était sa dernière volonté. Mais il ne se tint pas pour battu et sut habilement tourner la difficulté. Il donna aux deux pêcheurs une nouvelle somme de 200 livres à condition qu'avant d'être jeté à la mer le cadavre serait attaché à une longue corde; et dès que Hunter tira la corde, ramena le corps et l'emporta chez lui.

Malgré tout, Hunter ne put découvrir la vraie cause du gigantisme. L'autopsie qu'il pratiqua sur O'Brien ne donna pas plus de résultats que celles qui furent pratiquées sur le cadavre d'un géant de 2 mètres 45, dont on voit encore le squelette au musée de Munich, et sur le cadavre d'une Japonaise de 2 mètres de Stockholm. C'est à un médecin anglais, nommé le docteur Dana, qu'était réservé, en opérant l'autopsie d'un géant péruvien, décédé à Londres il y a quelques années, de découvrir que la glande pituitaire doit exercer une influence profonde sur la nutrition et, par suite, sur l'accroissement de la taille.

Des expériences faites sur les animaux confirmèrent la justesse de cette théorie. "La glande pituitaire, dit M. Caye, est un organe situé à la base du cerveau. Chez les individus normaux, c'est une petite substance ronde, d'un diamètre de la grosseur d'un pois; chez les géants, cette glande paraît être hypertrophiée. A un supposé, par suite de cette hypertrophie, l'action de la glande s'exagère, celle-ci n'accomplit plus ses fonctions, et c'est la croissance anormale qui en résulte au grand détriment du sujet."

Il ne faut pas sans intérêt de remarquer que ces expériences furent faites sur le géantisme même auteur, accompagné d'acromégalie, affection caractérisée, ainsi que son nom l'indique, par une hypertrophie des extrémités, un développement excessif des mains, des pieds, de la tête, qui deviennent énormes et difformes en même temps que se produisent différents troubles nerveux ou cérébraux. Dans cet état, la glande pituitaire joue encore un rôle très important.

Revenons à nos moutons, c'est à dire au prix fondé par le comte de Pierrecourt. L'excellent homme était persuadé, nous l'avons dit, que de l'union de deux géants ne pouvaient naître que d'autres géants. Il avait oublié l'expérience de Guillaume Ier. Mais voici un fait tout récent qui édit s'il lui démontrer combien le gigantisme est indépendant de la constitution du père et de la mère. Il y a à Newark (Etat-Unis) un couple dont le mari, Harry Egberts, est un être assez chétif et petit et sa femme, qui est extrêmement petite, est née d'un couple dont le père était un géant et la mère une géante, qui furent tués par un incendie.

Je me suis couché, bercé par le langage, et j'ai dormi d'un profond sommeil comme un mort, sur l'eau jusqu'à l'heure où Bernard me réveilla pour me dire:

Mauvais temps, monsieur, nous ne pouvons pas partir ce matin. Le vent est tombé, mais la mer, très grosse au large, me permet pas de faire route vers Saint-Raphaël.

Vers midi, le vent a passé à Canes. Encore un jour à passer, et l'eau est de nouveau, moins forte que la veille, et je résolu d'en profiter pour aller visiter l'escadre du grand Jean.

Le "Bel-Ami", en traversant la rapide, dansait comme une chèvre et je dus gouverner avec grande attention pour ne pas recevoir à chaque vague qui nous arrivait presque par le travers, des paquets d'eau par la tête. Mais bientôt le signal l'abandonna et je m'engageai dans le passage sous le château fort de Sainte-Marguerite.

Ma muraille droite tombe sur les rocs battus du flot, et son sommet se dégage à côté peu élevée de l'eau. On dirait une tête enfoncée entre deux grosses épaules.

On voit très bien la place où descendit Bazaine. Il n'était pas besoin d'être un gymnaste habile pour se laisser glisser sur ces rochers complaisants.

Cette évocation me fut racontée en détail par un homme qui se prétendait et qui pouvait être bien renseigné.

Bazaine vivait assez libre, recevant chaque jour sa femme et ses enfants. Or Mme Bazaine, nature, énergique, déclara à son mari qu'elle s'ennuyait pour toujours avec les enfants, s'il ne se levait pas, et elle lui dit de venir d'ici. Il hésita devant les dangers de la fuite et les doutes sur le succès; mais quand il

vit sa femme décidée à accomplir sa menace, il consentit.

Alors, chaque jour, on introduisit dans la tourterelle des jouets pour les petits. Toute une musculation gymnastique de chambre. C'est avec ces jouets que devait servir au mariage le nœud qui devait servir au mariage. Elle fut confectionnée lentement, pour ne point éveiller de soupçons, puis cachée avec soin dans un coin du préau par une main amie.

La date de l'évasion fut alors fixée. On choisit un dimanche, la surveillance ayant paru moins sévère ce jour-là.

Et Mme Bazaine s'absenta pour quelques temps.

Le maréchal se promenait généralement jusqu'à huit heures du soir dans le préau de la prison, en compagnie du directeur, homme surveillant dont le commerce lui plaisait. Puis il rentrait dans son appartement, que le veilleur venait verrouiller et cadenassait en présence de son supérieur.

Le soir de la fuite, Bazaine feignit d'être souffrant et voulut rentrer une heure plus tôt. Il pénétra, en effet, en son logement; mais dès que le directeur se fut éloigné pour aller chercher son gilet et le prévint d'enfermer immédiatement le capitif, le maréchal ressortit bien vite et se cacha dans la cour.

On verrouilla la prison vide. Et chacun rentra chez soi.

Vers onze heures, Bazaine sortit de sa cachette, muni de l'échelle. Il l'attacha et descendit sur les rochers. Au jour levé, un complice détacha la corde et la jeta au pied des murs.

Vers huit heures et demie, le directeur de Sainte-Marguerite s'informa du prisonnier, surpris de ne pas le voir encore, car il sortait toujours chaque matin. Le valet de chambre de Bazaine refusa d'en dire ce qu'il savait.

A neuf heures enfin, le directeur força la porte et trouva la cage abandonnée.

Mme Bazaine, de son côté, pour exécuter ses projets, avait été trouvée par un homme à qui son mari avait rendu visite au capitif. Elle s'adressait à un curé reconnaissant, et elle se fit un allié aussi dévoué qu'énergique. Ils réglèrent ensemble tous les détails; puis elle se rendit à Gènes sous un faux nom et l'oua, sous prétexte d'une excursion à Naples, un petit vapeur italien, au prix de mille francs par jour, en attendant que le voyage durerait au moins deux semaines, ce qui pourrait le prolonger d'un temps égal aux mêmes conditions.

Le bâtiment se mit en route; mais à peine eut-il pris la mer que le voyageur parut changer de résolution, et elle demanda au capitaine s'il lui déplaisait d'aller jusqu'à Cannes, où elle se proposait de s'arrêter. Le marin y consentit volontiers et il jeta l'ancre, le dimanche soir, au golf de Juan.

Mme Bazaine se fit mettre à terre en recommandant que le capitif ne s'éloignât point. Son complice dévoué l'attendait avec une autre barque sur la promenade de la Croisette, et ils traversèrent la passe qui sépare du golfe de Juan le cap de Sainte-Marguerite. Son mari était là sur les rochers, les vêtements déchirés, le visage meurtri, les mains en sang. La mer étant un peu forte, il fut contraint d'entrer dans l'eau pour gagner la barque, qui se serait brisée contre la côte.

Lorsqu'ils furent retenus à terre, le capitif fut abandonné.

Il regardèrent alors la première embarcation, puis le bâtiment resté sous vapeur. Mme Bazaine déclara alors au capitaine que sa belle-sœur se trouvait trop souffrante pour venir, et montrant le maréchal, elle ajouta:

Mme Bazaine ne se fit mettre à terre en recommandant que le capitif ne s'éloignât point. Son complice dévoué l'attendait avec une autre barque sur la promenade de la Croisette, et ils traversèrent la passe qui sépare du golfe de Juan le cap de Sainte-Marguerite. Son mari était là sur les rochers, les vêtements déchirés, le visage meurtri, les mains en sang. La mer étant un peu forte, il fut contraint d'entrer dans l'eau pour gagner la barque, qui se serait brisée contre la côte.

THAIS.

Il y aura en pen de d'œuvres plus diverses que celle de Thaïs. A doré dans sa jeunesse de dix-huit ans pour sa resplendissante beauté, vénérée dans sa vieillesse pour la sincérité de sa foi, l'astère rigueur de sa pénitence, elle se reposait doucement d'être si bien remplie, sous les vives d'Egypte. Son sommeil était de quinze siècles; il semblait point qu'il dût être trop tôt avéré l'heure de la réurrection éternelle, lorsqu'un jour un savant venu d'Europe vint chercher dans les nécropoles antiques des échantillons de tissus à l'usage d'un musée industriel.

Le pauvre assise de son bonnet, chargea sur un paquebot sa dépouille terrestre, l'exposa dans la vitrine d'une galerie publique et la livre à la curiosité de la foule, non sans avoir préalablement déposé dans les journaux toutes les aventures de sa vie en peu de lignes. Cela dut être déjà une douloureuse surprise pour la discrète et paisible personne qu'était devenue Thaïs, ayant voulu achever son existence dans le plus profond oubli, elle ne devait rien tant souhaiter, après sa mort que le repos. Mais il lui était réservé de connaître encore de bien autres événements. C'est ainsi qu'hier elle a pu voir, après sa dépouille immobile une danseuse de l'Opéra qui, costumée comme elle, couverte de ses bijoux et de ses amulettes, figurait le principal rôle dans une petite scène où son savant inventeur reconstruisait, sous les regards passionnés intéressés d'un élégant public, sa mort, et son ensevelissement. Elle vit M. Gayot s'approcher de la combe funéraire où reposait tout pâle la petite pensionnaire de M. Gaillard; elle le vit joindre pieusement les mains de la poétesse défunte, plaquer sur la poitrine de la fausse Thaïs le chapelet d'ivoire, la rose de Jéricho, les palmes empruntées au sépulchre de la vraie; elle le vit envelopper du long manteau des mortes égyptiennes et de réseaux serrés de bandes de tulle funèbres le jeune et souple corps de la danseuse d'Europe. L'âme simple de la véritable Thaïs eut sans doute beaucoup de peine à comprendre le sens et l'intérêt de cette cérémonie. Mais en même temps, elle dut savoir quel que gré à l'archéologie de n'avoir restitué que sa mort; car, à vouloir restituer sa vie, on l'eût mise dans un embarras qu'égalât seulement celui des spectateurs.

Le bâtiment se mit en route; mais à peine eut-il pris la mer que le voyageur parut changer de résolution, et elle demanda au capitaine s'il lui déplaisait d'aller jusqu'à Cannes, où elle se proposait de s'arrêter. Le marin y consentit volontiers et il jeta l'ancre, le dimanche soir, au golf de Juan.

Mme Bazaine se fit mettre à terre en recommandant que le capitif ne s'éloignât point. Son complice dévoué l'attendait avec une autre barque sur la promenade de la Croisette, et ils traversèrent la passe qui sépare du golfe de Juan le cap de Sainte-Marguerite. Son mari était là sur les rochers, les vêtements déchirés, le visage meurtri, les mains en sang. La mer étant un peu forte, il fut contraint d'entrer dans l'eau pour gagner la barque, qui se serait brisée contre la côte.

Lorsqu'ils furent retenus à terre, le capitif fut abandonné.

Il regardèrent alors la première embarcation, puis le bâtiment resté sous vapeur. Mme Bazaine déclara alors au capitaine que sa belle-sœur se trouvait trop souffrante pour venir, et montrant le maréchal, elle ajouta:

Mme Bazaine ne se fit mettre à terre en recommandant que le capitif ne s'éloignât point. Son complice dévoué l'attendait avec une autre barque sur la promenade de la Croisette, et ils traversèrent la passe qui sépare du golfe de Juan le cap de Sainte-Marguerite. Son mari était là sur les rochers, les vêtements déchirés, le visage meurtri, les mains en sang. La mer étant un peu forte, il fut contraint d'entrer dans l'eau pour gagner la barque, qui se serait brisée contre la côte.

Lorsqu'ils furent retenus à terre, le capitif fut abandonné.

Il regardèrent alors la première embarcation, puis le bâtiment resté sous vapeur. Mme Bazaine déclara alors au capitaine que sa belle-sœur se trouvait trop souffrante pour venir, et montrant le maréchal, elle ajouta:

Mme Bazaine ne se fit mettre à terre en recommandant que le capitif ne s'éloignât point. Son complice dévoué l'attendait avec une autre barque sur la promenade de la Croisette, et ils traversèrent la passe qui sépare du golfe de Juan le cap de Sainte-Marguerite. Son mari était là sur les rochers, les vêtements déchirés, le visage meurtri, les mains en sang. La mer étant un peu forte, il fut contraint d'entrer dans l'eau pour gagner la barque, qui se serait brisée contre la côte.

Lorsqu'ils furent retenus à terre, le capitif fut abandonné.

Il regardèrent alors la première embarcation, puis le bâtiment resté sous vapeur. Mme Bazaine déclara alors au capitaine que sa belle-sœur se trouvait trop souffrante pour venir, et montrant le maréchal, elle ajouta:

Mme Bazaine ne se fit mettre à terre en recommandant que le capitif ne s'éloignât point. Son complice dévoué l'attendait avec une autre barque sur la promenade de la Croisette, et ils traversèrent la passe qui sépare du golfe de Juan le cap de Sainte-Marguerite. Son mari était là sur les rochers, les vêtements déchirés, le visage meurtri, les mains en sang. La mer étant un peu forte, il fut contraint d'entrer dans l'eau pour gagner la barque, qui se serait brisée contre la côte.

Lorsqu'ils furent retenus à terre, le capitif fut abandonné.

Il regardèrent alors la première embarcation, puis le bâtiment resté sous vapeur. Mme Bazaine déclara alors au capitaine que sa belle-sœur se trouvait trop souffrante pour venir, et montrant le maréchal, elle ajouta:

Obsédant à un sentiment spontané de répression, je me retirai du côté de mes amis, lais-

Obsédant à un sentiment spontané de répression, je me retirai du côté de mes amis, lais-

Obsédant à un sentiment spontané de répression, je me retirai du côté de mes amis, lais-

Obsédant à un sentiment spontané de répression, je me retirai du côté de mes amis, lais-

Obsédant à un sentiment spontané de répression, je me retirai du côté de mes amis, lais-

Obsédant à un sentiment spontané de répression, je me retirai du côté de mes amis, lais-

Obsédant à un sentiment spontané de répression, je me retirai du côté de mes amis, lais-